

PROLOGUE

Et maintenant ? Joseph était assis sur son canapé jaune qui avait vieilli comme lui. Immobile, les yeux cloués sur le parquet usé, les coudes sur les genoux, il respirait faiblement. Lui qui d'ordinaire avait l'esprit ordonné, éprouvait des difficultés à gérer ses émotions et ses pensées en bataille. Étant salarié, il connaissait longtemps à l'avance la date de son départ, ce qui lui avait permis de se préparer psychologiquement. Pourtant, lorsque ce jour arriva, il eut l'impression que tout cet entraînement n'avait servi à rien, comme si sa volonté et ses espoirs l'avaient infidèlement quitté. Au fond de lui, ne subsistait plus qu'une boule d'angoisse qui prenait le contrôle de son être. De cette inquiétude, deux questions bouclaient dans sa tête. "Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ?" Il n'avait aucune réponse et cela alimentait son anxiété. C'était un combat à l'intérieur de lui-même, et à force de se répéter les mêmes choses, il finit par s'avouer vaincu. Joseph était KO comme un boxeur sur le tapis d'un ring. Un chaos, une fin du monde, voilà ce qui tourmentait ce pauvre Joseph !

Enfin, il reprit ses esprits. Le regard toujours rivé sur le parquet, une faille obscure l'entraîna vers les profondeurs de son passé. Sans savoir pourquoi, le souvenir de ses trois premiers jours de travail lui revint en mémoire. Il n'était alors qu'un gamin de treize ans quand le patron du restaurant "Le Cheval Noir" lui avait proposé de travailler trois jours à la plonge, moyennant 50 francs. C'était Pâques, la période où la plupart des restaurants affichent COMPLET, avec trois services consécutifs. Sans hésitation, il avait accepté ce qui lui paraissait une aubaine. Mais, après trois jours de suite passés à récurer des gratte-ciel d'assiettes sales, à décroter des amas de couteaux, cuillères et fourchettes, à dégraisser des piles de poêles entassées les unes sur les autres, et d'innombrables plats en inox dégoulinants de mayonnaise, quand le patron, fidèle à sa parole, lui tendit les 50 francs pour tout service rendu, le billet qu'il serra bien fort dans sa main encore moite n'apparaissait plus aussi mirobolant qu'au départ. Alors qu'il n'avait aucune expérience du monde du travail, il sentit naïvement que ce salaire n'était pas à la hauteur de ses efforts et il comprit confusément ce que voulait dire l'idée de l'exploitation de l'homme par l'homme. Cependant, au fond de lui, il était si heureux d'avoir gagné de ses propres mains ce petit trésor, qu'il se moquait bien du reste.

« Quel couple admirable, cet alliage d'insouciance et de jeunesse ! » pensait Joseph, revenu à lui-même, sur son canapé. Ce rappel lui inspira une profonde mélancolie car il venait de franchir, à 62 ans, le ruban du marathon du travail. D'ailleurs, il lui avait donné un nom "Le marathon

de la vie active”, car c’était bien une longue course d’endurance, vu qu’il avait travaillé 42 ans. Ainsi se traçaient son propre Alpha et Omega.

Toujours prostré dans la même attitude, le regard perdu, aussi immobile que la télé en face de lui, il finit par avoir mal aux coudes, alors il s’arcbuta sur le dossier du canapé, croisa les bras derrière sa tête et regarda, pour changer, le plafond. À force de le fixer, il en scruta tous les défauts et se dit qu’il faudrait le refaire, un jour. Maintenant c’était le cou qui lui faisait mal. Il se remit dans sa position initiale et s’efforça de réfléchir à sa nouvelle vie. Cela lui rappela les personnes avec qui, il avait fêté leur “grand départ” et dont c’était l’un des plus beaux jours de leur vie. Il aurait aimé qu’il en fût ainsi pour lui.

Il avait consacré sa vie de travail à une grande banque dont il était si fier qu’il n’hésitait pas à proclamer haut et fort qu’elle avait la meilleure informatique du monde, avec son armée d’un millier de développeurs dévoués, ce qui faisait bien rire ses amis. Cela ne l’empêchait pas d’apprécier les efforts du Groupe, soucieux du bien-être de ses salariés, récompensés par de généreux jours de congé couplés à des salaires enviables en comparaison avec des métiers difficiles et pénibles. S’ajoutaient chaque année, des primes de participation et d’intéressement, dont ses amis étaient probablement envieux. Mais toutes ces bontés n’empêchaient pas les syndicats de râler sempiternellement et d’exiger toujours plus, ce qui finissait par l’exaspérer profondément, tant cela dépassait l’indécence. Existe-t-il dans ce pays des salariés reconnaissants et satisfaits de ce qu’on leur donne ?

Avec plus de quarante années de service, il en avait vu passer des personnes qui avaient pris leur retraite. Mais quand il était jeune, ce sujet ne l'intéressait pas, n'imaginant pas un seul instant qu'un beau jour, ce serait son tour. C'est pourquoi, lorsqu'il était invité par bienséance à un pot de départ, sous un masque de politesse, il ressentait une indifférence immature face à l'intéressé qui lui, était tout en joie. Mais ces dernières années, il avait changé : une fibre philanthropique s'était développée en lui et c'est ainsi qu'il était devenu sensible à ces événements qui marquaient de leurs sceaux les années passées au sein de la société. Le procédé était invariable : d'abord, un message survenait avec une liste impressionnante d'invités pour dire avec émotion que l'heure avait sonnée et qu'un pot d'adieu leur était réservé pour célébrer cet heureux dénouement. Passé quelques jours, s'ensuivait la réception généralement accompagnée de mousseux pétillants, parfois de champagne, de toasts et petits fours gourmands dont les couleurs gaies participaient à l'ambiance décontractée. Le responsable avait la difficile tâche de résumer brièvement les services rendus à l'entreprise, si possible avec un brin d'humour. C'était les minutes où le salarié était le plus vulnérable. Dans cette douceur de voir défiler toutes ses années de travail, il n'était pas rare qu'une larme brillât dans ses yeux nostalgiques tant il était ému et impressionné par sa propre histoire ainsi résumée. Puis on passait aux dons, la plupart du temps, un chèque-cadeau dans son domaine de prédilection. Pour finir, l'intéressé envoyait un dernier mail de remerciements à tous,

en y ajoutant les diverses activités qu'il comptait bien accomplir sitôt franchie la porte de l'entreprise. Souvent, une petite photo provocante de montagne ou de mer bleu-turquoise agrémentait la missive, histoire de rendre les vaillants bougres qui en avaient pour plusieurs années encore, un peu envieux. Tous semblaient heureux de partir, confiants dans l'avenir qui s'ouvrait à eux.

Se sentant de plus en plus concerné et friand de découvrir comment chacun appréhendait la transition bouleversante de sa vie, il n'hésitait pas à poser une somme de questions frôlant l'impertinence, comme si les réponses pouvaient guérir l'angoisse interne qui gonflait au fur et à mesure que son propre jour arrivait. Ces questions étaient du style :

– Alors ! comment vas-tu gérer ton nouveau rapport au temps libre ?

– Quels sont tes projets, immédiats et futurs ?

– Et avec ta conjointe, comment ça va se passer ?

– C'est quoi pour toi, bien vieillir ?

– Que ressens-tu au fond de toi en ce dernier jour ?

– Quel sens vas-tu donner à ta vie ?

Il n'était jamais satisfait des réponses apportées par ses collègues. Il avait la désagréable impression que tous, à leur manière, esquivait la vérité de ce changement radical. Quelque part, il savait qu'il dépassait les bornes du bienséant cadre social avec ses questions saugrenues, mais ça ne l'empêchait pas de tenter d'élucider les énigmes qu'au fond, il se posait à lui-même, en espérant naïvement qu'un jour, un sage viendrait lui révéler la solution.

Ce qui revenait le plus souvent dans les réponses, c'était la famille, les petits-enfants, les voyages, les associations, le bricolage, le jardinage, les randonnées... Un cas particulier était celui de Gérard : le crâne à la Bruce Willis, le visage carré, le corps musclé, Gérard, surnommé "le costaud", était d'un naturel angoissé et craignait que sa pension, largement supérieure à celle de Joseph, ne soit suffisante pour vivre. Il avouait aussi, timidement, avoir peur de s'ennuyer. Le jour même de son départ, il s'était déclaré autoentrepreneur en tant que "Consultant en Sécurité Informatique". Lorsqu'il revit Joseph à l'occasion d'un pot de départ d'un ancien, il avait l'air d'avoir dissipé son anxiété et affichait un sourire aussi large que sa mâchoire, en exhibant fièrement un agenda tout badiageonné de stabilo jaune, prouvant par là, la réussite de sa reconversion. Il paraissait heureux, lui !

Gérard n'était pas le seul à réagir ainsi. Un bon complément de revenus, la chose était tentante certes, mais cela n'intéressait pas Joseph. Ce n'était pas tant les réponses matérielles qui le préoccupaient que le rapport existentiel avec soi-même et les autres, autrement dit, d'aller chatouiller les thèmes rebutants de la vieillesse, de l'ennui et de la mort – sujets que l'on pourrait affubler d'un phylactère, genre : « à éviter à tout prix ».

Joseph aimait bien son travail même si celui-ci n'était pas franchement captivant. Sa hiérarchie l'estimait et regrettait de le voir partir si tôt, surtout Nono, son collègue le plus proche. Tous les deux s'entendaient bien et même, se complétaient. Durant des années, ils avaient travaillé la

main dans la main comme des écoliers bien sages et jamais ils ne s'étaient disputés. Au fil du temps, Nono, ayant appris à composer avec sa nature peu causante, appréciait la qualité du travail rendu et son esprit toujours positif. Quand parfois Nono était assailli par des problèmes familiaux, le moral dans les chaussettes, Joseph l'écoutait et sa disponibilité d'esprit ainsi que ses mots rassurants, rassérénaient l'être accablé. Et aussitôt, comme par un enchantement, Nono replongeait à fond dans son ouvrage, ce qui attendrissait invariablement Joseph.

Nono avait une grande qualité : il était d'une patience d'ange pour ses collègues à qui il répétait sans jamais s'énerver les mêmes explications et pourtant, c'était un excellent pédagogue. Quand il expliquait quelque chose à Joseph, il n'avait pas besoin de le dire deux fois, ce qui était pour lui un soulagement et Joseph le savait. Le midi, la plupart du temps, ils mangeaient ensemble et Nono parlait de sa famille ou de technique. Joseph aimait bien le regarder et l'écouter. Nono lui faisait penser au professeur Tournesol avec ses lunettes rondes, ses cheveux dégarnis sur le devant du crâne et bouclés sur les côtés ; il était capable de parler sur n'importe quel sujet ; il ne posait jamais de questions sur la vie privée des autres. Quand il quittait le travail, il faisait les courses, préparait à manger et s'occupait de sa femme et de ses enfants. C'est pourquoi, parfois, il arrivait très fatigué le matin. Avec le temps, ils s'étaient attachés l'un à l'autre sans que cela soit dit. Pour autant, ils n'étaient pas amis comme on l'entend dans la vie : leur relation ne dépassait pas le cadre de l'en-

treprise. Certains de leurs collègues, pour rire, parlaient du "couple inséparable".

Joseph était connu pour sa qualité d'écoute qui se bonifiait avec l'âge. Dans le service, et même en dehors, il était devenu malgré lui, comme un prêtre vers qui on allait se confesser quand on avait besoin de réconfort. Parce qu'il savait écouter sans exprimer de jugement, certains lui avaient dit qu'il devait être sorcier ou un peu indien sur les bords et sans doute, y avait-il une part de vérité dans ces remarques. Il ne comptait plus le nombre de personnes qui étaient venues à lui se confier pour des fardeaux trop lourds à porter. Il connaissait bien des secrets et il aurait pu exploiter ce filon humain pour en faire un commerce intéressé mais il n'était pas épicier : il était simplement authentique. La nature humaine le déconcertait parfois. Ce sentiment ne provenait pas de l'étrangeté de ces pépites d'expériences qu'on lui laissait, mais parce que les mêmes personnes qui venaient se fier à lui un jour l'ignoraient, voire, l'évitaient proprement le lendemain. Ingratitude, peur ou bien honte de s'être livré à quelqu'un qui n'était pas tout à fait comme eux, il ne savait. Sans chercher plus à comprendre, il se disait que ce devait être simplement la rançon du don de soi.

Quand l'heure de la sortie sonna pour Joseph, il ne suivit pas le protocole attendu : surtout pas de pot de départ. En fait, ce genre de rassemblement, où l'on parle encore du travail, l'effrayait. À tous ces pots, que ce soit pour un départ, une naissance, un anniversaire, une voiture neuve, il finissait toujours par se retrouver seul avec son verre à la main, préférant observer le monde.

Mais rien ne s'est passé comme prévu. Nono, avec la complicité de sa hiérarchie, lui avait réservé une surprise ! Connaissant le côté sauvageon de son cher collègue, il forma un comité restreint et le convia dans un restaurant japonais de bonne réputation pour fêter l'évènement. À cette invitation, il fut impossible à Joseph de dire non ! Nono voulait lui faire plaisir, et pensait que le côté Zen lui conviendrait bien.

Autour d'une belle table ronde en bois de chêne clair et moderne, étaient réunis les quatre personnes de son service et le responsable de l'équipe qui s'était déplacé spécialement de Strasbourg pour la circonstance. Les grands murs étaient doublés de cloisons en papier blanc, derrière lesquelles une luminescence fantomatique flottait sur les surfaces et développait des tons nacrés tout autour de la grande salle. De hauts bambous aux feuillages verts couleur jade, suspendus dans de jolies céramiques bleu de Prusse rappelant la mer du Japon, ouvraient l'espace tout en diffusant une fraîcheur surprenante. Les lampes en papier blanc dans un style ultracontemporain et léger décoraient les tables. Afin de rappeler la symbolique nippone à l'éléance épurée du lieu, des motifs à fleur de cerisier ornaient les sets de table. À l'angle d'une cloison, un feuillage broussailleux vert persistant à plusieurs étages en forme de pins parasols accrochait le regard tandis que les racines semblaient manger le gravier blanc. Le port acrobatique du tronc en forme d'arabesque lui rappelait un tableau de Degas : c'était un bonzaï hiératique qui défiait le temps. À gauche du petit arbre remarquable, une présence d'eau

pure circulait dans un bassin fermé et son doux murmure planait comme une musique. Le parquet en bois exotique clair, feutrant les pas des convives et leurs voix indécentes, complétait cette volonté de procurer un espace de paix et de silence. Spontanément, sans en comprendre véritablement la cause, tous les invités, en franchissant le seuil de la porte, baissaient le ton. Pour ciseler cette salle étourdissante, des calligraphies de grands poètes, encadrées d'ébène noire, flottaient dans l'air.

Au moment où il s'était introduit dans la salle, Joseph avait senti les tensions de son corps et de son esprit aspirées par la boiserie du sol. Il ne connaissait pas ce restaurant et ses premiers mots furent de remercier son fidèle compagnon de travail de lui offrir cet instant magique. Entourés de ses amis d'un soir, Joseph observait le ballet de l'arrivée des hôtes qui se succédaient en ce début de soirée. Sans savoir pourquoi, il fut envahi d'une vive émotion qui remonta jusqu'à son visage devenu écarlate. Troublé, ses mains tremblaient alors il dit à voix haute :

— C'est un honneur pour moi d'être ici ! Merci à tous !

Tout le monde avait faim et la carte avait de quoi contenter les estomacs avides. Joseph se délectait de la poésie des noms japonais se terminant par des "i" ainsi les sushis nigiri, shiromi, akami, et les Maki nori, futi, naki et les Yakitori et les raviolis japonais : cela l'amusait beaucoup. Puis vinrent les plats aux couleurs alléchantes et les yeux pétillaient de plaisirs gastronomiques. Ils parlaient bas, et la conversation qui avait débuté forcément par le travail, dériva au fil des bières japonaises, sur la vertu et les faiblesses du

moteur électrique, la chaudière au fioul, l'isolation d'une maison, les fosses septiques, la toiture... On aurait pu penser qu'ils étaient tous dans le bâtiment. Personne n'osa prononcer le mot retraite ce qui n'étonna pas Joseph qui connaissait bien ses collègues. Au travail et au-dehors, on ne parlait jamais des questions de l'être, ni des femmes, ni de la politique. On restait dans la pure technique et Joseph ne leur en voulait pas, cela lui prêtait plutôt à sourire. Tour à tour, dans le sens des aiguilles d'une montre, il les regardait successivement, longuement, songeant que très probablement, ils ne les reverraient jamais, même son Nono, ce qui assombrit ses pensées car il se sentait bien parmi eux.

Quand les desserts arrosés de saké doux et sucré se posèrent sur la belle table et sortirent Joseph de sa rêverie un peu morose, Nono se pencha vers sa sacoche, et en sortit une grande enveloppe qu'il lui tendit fébrilement ; il aurait voulu ajouter quelque chose de gentil mais ses lèvres tremblaient et du coup, il garda le silence. À l'intérieur de l'enveloppe, se trouvait une grande carte postale avec pour titre, en rouge étincelant et des paillettes bleues, "Pour un nouveau départ" ; sous le titre, des voiliers rouges, bleus, jaunes et verts ne demandaient qu'à prendre le large. C'était un clin d'œil de complices, une invitation au voyage vers l'inconnu !

Sur la carte, des petits mots d'adieux de ses collègues, pleins de couleurs eux aussi, concluaient avec fantaisie sa longue carrière. Des mots simples et convenus, *Bon vent, On te la souhaite bonne et heureuse, Profites-en bien*, le tou-

chèrent de manière inattendue. Même sa haute hiérarchie avait participé et contrairement à l'habitude, n'avait pas fait dans la langue de bois, saluant le bonheur – c'était le mot employé –, d'avoir travaillé avec lui et la reconnaissance du travail accompli. Au fond de l'enveloppe, l'attendait une carte-cadeau Decitre d'un montant de 450 €.

Lui, qui n'avait désiré aucune pensée, aucun cadeau, rien, juste partir incognito, le destin en avait voulu autrement. Le "sauvage" était plus ému encore que ses anciens collègues déjà partis. Sous son apparente indifférence se cachait une âme hypersensible. Pour faire un geste envers son cher binôme et les autres, il se résolut à payer la note globale du restaurant.

– C'est mon pot de départ improvisé, dit-il en riant.

Tous refusèrent mais il était très têtu, aussi gagna-t-il la partie. Au moment de se quitter, il vit Nono, les yeux un peu tristes, contempler une dernière fois, le sage bonzaï. Joseph devinant ses pensées et tout en regardant l'arbre sacré, lui dit : « Il paraît que l'amour que l'on porte aux plantes les rend plus résistants aux épreuves de la vie ! ».

CHAPITRE 1

1

Le premier jour de sa retraite fut un mercredi 4 janvier. Une nouvelle année commençait. Dehors, il faisait froid, la température était négative et Joseph était malade. Il se demandait si les ardentes angoisses de ces six derniers mois n'étaient pas responsables de son apathie à moins que ce ne soit un banal virus de saison qui passait par là. Ce matin, il s'était juré de se lever à 5 h 30 comme s'il allait travailler mais finalement, c'est à midi qu'il sortit du lit. « Ça commence bien ! ». Toussant depuis plusieurs semaines jusqu'à en éprouver une grande douleur dans les petites côtes, il se résolut à prendre un rendez-vous chez le médecin pour le lendemain. Il avait bien du sirop mais l'effet était nul. Pour Joseph, se lever tôt pour aller travailler avait toujours été difficile car son sommeil ressemblait à un train de l'enfer où l'arrêt "Repos" se trouve au paradis. Mais après une douche réconfortante et dégusté trois cafés expresso, il était bien réveillé. Alors, il aimait partir de sa maison, marcher une dizaine de minutes pour prendre le métro,

puis monter dans le bus et marcher encore un moment pour arriver enfin au travail. Outre qu'il avait le sentiment de contribuer microscopiquement au bien de la planète, il en profitait pour lire un peu, c'était son plaisir préféré. Et surtout, il échappait aux embouteillages quotidiens ainsi que l'agressivité stérile des conducteurs toujours très pressés d'aller travailler. Par ses lectures, il arrivait l'esprit détendu et vagabond mais il ne lui fallait pas longtemps pour oublier la rêverie et se confronter à la réalité qui l'attendait.

Les horaires d'arrivée au travail étaient libres et Joseph aimait s'y rendre avant tous les autres afin d'être, pour quelques minutes encore, seul dans le bureau. Sans allumer l'électricité ambiante, il mettait simplement son ordinateur en route et s'enfermait dans le petit cocon de lumière blanche que diffusait l'écran. Il savourait ce calme privilégié. Dans cette grande pièce qui comptait six bureaux et une quinzaine de larges écrans plats, c'était son petit moment à lui qu'il s'était approprié avec le temps, sa petite cabane de liberté, perchée dans l'arbre. Puis les collègues arrivaient les uns après les autres, allumaient sans ménagement les néons et le vacarme ne tardait pas à se répandre dans tous les bureaux. Petit à petit, la fourmilière informatique s'activait frénétiquement pour une nouvelle journée.

En ce matin avancé du 4 janvier, la petite coquille de douceur n'illuminait pas Joseph. Il lui manquait cette sécurité invisible qui, avec le temps, avait tissé sa toile et qui venait d'être balayée par le simple fait qu'il n'appartenait plus à l'entreprise. Il ressentait comme une injustice

même s'il savait bien qu'il avait tort. Après quarante-deux années de travail, Joseph éprouvait déjà la difficulté de renoncer à ses habitudes presque fossilisées dans sa chair. Comme par un coup de baguette magique, tout cela venait de disparaître définitivement. Alors que faire ? Il était désespéré.

Cette toux qui n'en finissait pas l'agaçait fortement. Dépourvu d'énergie, sinon celle d'épouser le matelas du canapé et de tirer une couverture chaude pour se recouvrir jusqu'aux cheveux, il s'abandonnait à lui-même. Dans un demi-rêve éveillé, fébrile, il vit, à côté de lui, Oblomov, le personnage de Gontcharov. Il avait lu ce livre quand il était jeune adulte. Oblomov, un vieil aristocrate rentier, plutôt sympathique et bonhomme, passait sa vie, allongé sur un divan. Ce livre l'avait impressionné à l'époque. Comment était-ce possible de vivre ainsi ? Oblomov lui faisait peur. Joseph était tout l'inverse de cette limace. Il ne savait rien de l'avenir, mais, ce qu'il ne voulait surtout pas, c'était devenir un Oblomov, condamné sur un canapé, à regarder des séries toute la journée. Joseph redoutait l'idée de cette pensée car il savait au fond de lui, qu'un jour viendrait où il ne pourrait plus faire autre chose que de passer du lit au canapé et du canapé au lit. Mais heureusement pour lui, ce jour n'était pas encore arrivé. Cloué par la maladie, il se résignait et attendait impatiemment une amélioration de sa santé.

Joseph n'était pas du genre à écouter son corps. Ces dernières années, sans ménager sa peine, il avait passé ses week-ends et ses vacances à rénover l'intérieur et l'exté-

rieur de sa petite maison du huitième à Lyon. Il était capable de travailler de 8 h du matin jusqu'à 22 h le soir, ne s'accordant aucun répit, même pas celui de manger. Hyperactif, il était un parfait stakhanoviste du travail, incapable de s'arrêter, tellement happé par ses travaux qu'il devenait comme une bétonnière, qui une fois mise en route, tourne sans fin. De petite taille et plutôt mince, Joseph était du genre teigneux, celui qui ne lâche rien quand il est pris par quelque chose et sa volonté féroce lui procurait une résistance remarquable. Il ne se plaignait jamais. À toujours s'imposer des tensions au-delà de ses limites, il commençait maintenant à payer ses erreurs par son insouciance et sa témérité. Et aujourd'hui, à 62 ans, il était usé et fatigué. À son tableau, il pouvait inscrire trois hernies discales qui lui rappelaient en permanence sa bêtise. Dorénavant, il devait changer et prendre soin de lui-même.

Sur son canapé, toussant, grelottant et le dos douloureux, il songeait au premier vers d'un poème de Baudelaire, *Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille*. Il aimait tellement ce poème qu'il l'avait joué sur scène quand il s'était initié au théâtre du quartier. Depuis longtemps, il était fervent admirateur du poète, si bien qu'il avait appris au fil des années, presque tous les poèmes des "Fleurs du mal". Son instituteur de CM1 lui avait dit qu'il avait une très bonne mémoire et c'était vrai. Baudelaire était à ses yeux le plus grand poète qui soit. Certes, Joseph n'y connaissait pas grand-chose mais à l'intérieur de son âme, il ressentait le génie de son écriture. Chaque vers était méticuleu-

sement travaillé, distillé tant et tant jusqu'à en extraire la quintessence de l'idée portée à la perfection. Aucun vers ne tombait dans la banalité ! Cela faisait plus de trente ans qu'il lisait Baudelaire et jamais il ne l'avait déçu, en tout cas pas l'écrivain. Sur la personne en revanche, ce n'était pas aussi simple : elle apparaissait comme un être fragile et contestable. Mais existe-t-il des artistes irréprochables ? Et les hommes et les femmes ordinaires, sont-ils irréprochables ? Et lui-même, si ordinaire, qu'en était-il ? Joseph était plongé dans ces réflexions, perplexe. Il savait que dans bien des domaines, l'Histoire foisonnait de célébrités contestées par leurs zones d'ombre. Mais qui pouvait se permettre de juger ? pensait Joseph.

Il resta ainsi un long moment à méditer sur le jugement. Joseph n'aimait pas prendre parti. Était-ce une faiblesse ou une qualité ? Là encore, il ne pouvait trancher. Il est certain qu'il aurait fait un très mauvais juré dans un procès. Il était juste capable d'écouter. Souvent il se disait à lui-même : « si l'on pouvait tout savoir et tout comprendre de la vie d'un individu, je crois qu'on pardonnerait toutes ses fautes ». Cela lui fit penser à Jésus dans la Bible ; il aimait lire les évangiles et les paraboles de Jésus ; à chaque fois, Jésus retournait la situation ; du coup, il alla chercher la Bible et se mit à lire aussi longtemps qu'il put. Joseph n'était pas croyant mais il aimait beaucoup lire les livres sacrés comme la Bible, le Coran, la Thora, le Tao et particulièrement Confucius. Il prenait toujours du plaisir à revenir de temps à autre dans ces livres dont la lecture est une perpétuelle source de pensées intéressantes.

Emmitouflé dans la grosse couverture qu'il transportait avec lui comme une longue robe de mariée, Joseph se prépara une tisane bien chaude agrémentée d'une cuillerée de miel, de propolis noire et des gouttes d'huile essentielle de cajeput. Il aurait voulu faire quelques petites choses dans la maison mais il était trop fatigué. Il passa l'après-midi à lire et à dormir par intermittence sur le canapé jaune. Le soir venu, fiévreux, le visage rouge, il se coucha à 19 h. Dans le noir, sous les couvertures, toussant toujours, les pensées de l'après-midi le ramenèrent une nouvelle fois vers la Bible dont il avait appris par cœur pour s'amuser, le premier livre du Pentateuque. Il se récita le début de la Genèse, "... et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le Premier jour".

Joseph s'arrêta et réfléchit, à demi emporté par la fièvre. Lui, il était resté au lit toute la journée. Ce fut son premier jour de retraite !

2

La nuit fut agitée par une tempête de mauvais rêves. Joseph se réveilla à 5 h 30 encore programmé pour le travail mais un petit détail avait changé : désormais, il n'avait plus besoin d'activer la sonnerie du réveil, et cela lui procura un plaisir inhabituel. Ce fut le premier signe de nouveauté. « Ah ! Le pouvoir de se lever à n'importe quelle heure ! Quel luxe ! ». Alors, malicieusement, il décida de rester au lit en se retournant sous la couette chaude.

Comme il était réveillé, par amusement, il visualisa dans sa tête le film de celui qui part au travail : la douche, les trois petits cafés, un fruit dans le sac à dos, le chauffage en mode hors-gel, la vérification des lumières, dehors, la nuit froide, la marche, le métro, le bus, la marche, l'arrivée au boulot et enfin la lumière blanche de l'ordinateur. Il était au travail et imaginait ce que pouvaient dire ses collègues : « Tiens, Joseph n'est plus là ! Ça fait du vide ! » Ou plutôt non, les collègues ne diraient rien du tout ! Ils allumeraient la salle, leur ordinateur, et se mettraient au boulot exactement comme d'habitude, sans évoquer une seule fois son prénom. C'était cette version du script qui était la plus vraisemblable. Joseph songeait : on passe sa vie au travail mais quand vous êtes parti, c'est comme si vous n'aviez jamais existé. En guise de cadeau d'adieu,